Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LES

POÈTES ANTIQUES.

DU MÊME AUTEUR.

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES.

Études du Cartésianisme, 1 vol. in-12.

Cours de philosophie, 2 vol. in-8°, 2e édition.

La philosophie et la langue des Indiens, traduit de l'allemand de F. SCHLEGEL, 1 vol. in-8°.

Philosophie des arts du dessin, 1 vol. in-8°.

Philosophie des trois vertus théologales, 1 vol. in-12.

Paysage, Dieu, la nature et l'art, 1 vol. in-18.

Le Champ de blé, esquisses pittoresques et morales, 1 vol. in-18. Prix. 2 fr.

Les Poètes antiques (GRECS), 1 vol. in-8°. Prix, 6 fr.

POUR PARAITRE :

Les Poètes modernes (FRANÇAIS), 1 vol. in-8°.

LES

POÈTES ANTIQUES

ÉTUDES MORALES ET LITTÉRAIRES

PAR

M. A. MAZURE

ANCIEN INSPECTEUR D'ACADÉMIE.

Comment on doit s'appliquer à ces auteurs, recueillir ce qu'ils ont de conforme à la vérité et se garder de ce qui lui est contraire, c'est ce qu'il serait convenable d'enseigner.— (Saint BASILE, *De la lecture des Auteurs profanes*, C. IV.)

LATINS.

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

PARIS

VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-SULPICE, 22.

1863

AVANT-PROPOS.

—

Après les Grecs, les Latins; par ce volume, nous complétons nos études morales sur les poètes de l'antiquité. La pensée qui a dirigé notre précédente publication, a également présidé à celle-ci. Nous cherchons, en étudiant chez eux les systèmes, à recueillir, à fixer la sagesse des poètes antiques, à montrer à quelle hauteur est parvenue leur conception; mais aussi nous constatons à quel point elle s'arrête, à quel degré cette sagesse antique est restée inférieure à celle qui a obtenu son plein accomplissement dans l'Evangile.

Quelques-uns, peut-être, demanderont pourquoi perpétuer l'admiration sur ces poètes païens, quand une littérature toute religieuse remplacerait utilement une étude par elle-même si pleine de périls. Je ne veux pas relever une longue querelle, et je suppose la question résolue, en ce sens qu'il faut enseigner les classiques païens, mais chrétiennement; or, dans mes travaux sur

l'antiquité, le principal objet que je me suis proposé a été de donner la méthode pour enseigner ainsi.

Il serait bien téméraire de rejeter les classiques; ils ont leur beauté, ils ont aussi leur sagesse, une morale souvent excellente, lueur vive avant la pleine lumière, prélude de la vérité, préliminaire de la foi, préparation évangélique, comme plusieurs des Pères de l'Eglise l'ont reconnu; « préface humaine de l'Evangile », selon l'heureuse expression de De Maistre. On ne saurait nier qu'au double titre de la sagesse et de la beauté, les poètes antiques ne soient bien au-dessous de l'idéal biblique et chrétien; toutefois, ils ont aussi, pour leur part, droit à l'admiration. Avec Horace, sans doute, on ne peut ni méditer, ni prier, ni même penser à fond; mais enfin c'est un moraliste et un poète, et il est permis de s'y plaire. La poésie et l'art auront toujours, dans l'ordre des plaisirs légitimes, leur privilége. A part des contemplations ascétiques, on peut jouir de la nature, des beautés du paysage, de l'eau qui murmure et du soleil qui resplendit parmi les arbres verts. De même aussi des choses d'art : si ce n'est pas le vrai beau, le beau en soi, qui est en Dieu seul, du moins ce sont ses manifestations. Qu'on lise et qu'on relise les classiques à ses heures : c'est bien. Il y a dans la vie tant d'occupations moins saines et qu'il faudrait

écarter ! C'est pourquoi, si Dieu donne le loisir et si les études sont de ce côté, laissons place à la poursuite du beau dans ses divers sentiers; permettons, en particulier, aux abeilles littéraires de se répandre dans les prairies de la poésie antique, de cueillir les fleurs qui y croissent, pourvu qu'on n'y soit pas attaché par le fond de l'âme, et qu'on sache qu'il y a sur d'autres montagnes un miel plus parfait que celui de l'Hymette, des fleurs plus odorantes que celles qui naissaient aux bords de l'Ilissus.

Mû par de telles pensées, j'ai entrepris de tresser une couronne avec les textes des poètes, d'interpréter ces textes, de placer comme dans une corbeille leurs fleurs vives, de montrer leurs couleurs et leur parfum, et d'offrir cette couronne aux amis de l'antiquité, m'unissant, pour ma faible part, à l'hommage que n'a cessé de rendre à ces beaux génies le flot renaissant des générations lettrées. Mais aussi, et dans plus d'une rencontre, j'ai dû montrer que le parfum est enivrant, que l'éclat peut séduire, et que plus d'une fois le ver qui corrompt se recèle au calice des fleurs.

Quant au mode que nous avons adopté pour ce volume, il n'est pas tout à fait le même que pour son devancier. Ici, nous appuyons nos observations sur les textes, mais en citant ces textes dans leur teneur. Tous ceux

qui ont fait des études, aiment, si on leur parle des écrivains classiques, qu'on leur soumette les textes eux-mêmes. Aussi trouveront-ils un bon nombre de vers latins, et des plus beaux, mêlés à nos propres développements. Mais, afin de rendre la lecture de ces passages plus rapide et plus facile, j'en ai placé au bas des pages une traduction faite avec un grand soin, selon le procédé qui a prévalu, et qui consiste à serrer un texte de plus près possible, tout en observant les justes conditions du bon style en français. Il faut, en effet, pour qu'une traduction soit bonne, lui ôter tout feuillage stérile, il faut en faire une bandelette de bon tissu, de couleur acceptable, et qui se plie, autant que possible, au texte à traduire : rien en deçà, rien au delà.

Cet ouvrage, composé en province dans des années d'activité, et qui avait rempli plus que le précepte *nonumque prematur in annum*, réveillé enfin d'un si long sommeil où il dormait dans le portefeuille, et livré à une impression tardive, a du moins cet avantage d'être le résultat d'une immédiate méditation des textes. Heureux si mes études ne sont pas trop indignes des travaux des maîtres illustres dont je suis le contemporain, qui ont donné à la critique moderne l'élévation morale, la dignité spiritualiste et la solidité dont elle manquait au commencement de cet âge. Les ouvrages de M. Ville-

main, en particulier, par leur irrésistible séduction, ont gouverné en grande partie la critique de notre temps. Nul n'a possédé comme ce maître le sentiment de la poétique antiquité. Pour moi, si mon volume sur les poètes grecs n'eût pas été écrit depuis longtemps, jamais je n'aurais pensé, après l'éloquent livre sur le génie de Pindare, à porter sur un sujet analogue le résultat de mes propres travaux.

Il existe un autre livre avec lequel le présent volume n'est pas sans quelque rapport, les *Etudes* de M. D. Nisard sur les poètes latins de la décadence. J'ai cité ce savant et ingénieux critique, en particulier dans ses conclusions sur la religion chrétienne dominant le monde antique et réparant sa corruption. Toutefois, le but de mon ouvrage étant moins littéraire que philosophique, j'ai dû négliger beaucoup de détails qu'il a traités, et je ne l'ai suivi ni dans ses développements, ni dans le choix de ses textes. N'ayant à m'occuper directement ni de l'histoire des poètes, ni de leur génie littéraire, mon objet plus spécial était de poursuivre leur philosophie à travers le manteau de leur poésie.

Quant à mes devanciers plus anciens, en remontant à de hautes époques, il en est un surtout dont je dois faire mention.

Un des plus savants religieux du grand siècle, le P. Thomassin, de l'Oratoire, a écrit deux forts volumes sous ce titre : « Méthode d'étudier et d'enseigner chré- » tiennement les poètes. » Je n'ai pas fait usage de cette savante compilation, que j'ai connue tard aussi, et mon œuvre faite. D'ailleurs, mon plan est tout différent ; le P. Thomassin, voulant montrer que les vérités fondamentales de la morale et de la religion s'étaient maintenues traditionnellement dans tous les siècles antiques, flambeau vacillant, mais jamais éteint au milieu des ténèbres, pose les questions et les résout par les textes des poètes qu'il cite pêle-mêle et comme ils lui sont suggérés pour l'utilité de chaque thèse. J'ai suivi un ordre plus littéraire, demandant à chacun des poètes, dans l'ordre chronologique, sa pensée tout entière et le point auquel cette pensée s'est arrêtée pour laisser l'avantage à une doctrine plus autorisée et plus haute. Mais si je diffère de ce savant dans la composition de mon livre, ma pensée est la même, ainsi que mon but : la juste admiration de l'antiquité et l'enseignement qu'il faut en faire dans les voies chrétiennes.

Cette pensée, j'ai lieu de le croire par les suffrages dont mon précédent volume a été honoré, réunit, malgré la diversité des camps, ceux qui se vouent à l'instruction classique. D'une part, elle est en

parfait accord avec le procédé traditionnel des maisons diocésaines et des grandes congrégations lettrées; et, quant à l'Université, aimer les lettres antiques, leur dresser, selon ses forces, un modeste monument, mais auquel préside l'esprit littéraire du docte et pieux Rollin, c'est, j'en suis sûr, obtenir son approbation et lui faire dire que je m'attache à bien clore, et dans une retraite utilement occupée, une carrière passée à son service, pleine de travaux dans la pratique de l'enseignement et dans celle des lettres.

Paris, octobre 1862.

A. M.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

CHAPITRE XII.

MANILIUS.

(Fleurit sous Auguste.)

Ce poète, dont il n'est pas parlé dans l'antiquité a vécu sous le premier empereur [1]. L'élégance et la dignité de son style le rendent tout à fait digne de la grande époque, et il n'y a pas lieu de l'écarter de la brillante pléiade dont Virgile conduit le chœur harmonieux. Manilius, d'ailleurs, ne manque pas d'importance comme philosophe. Il a de généreuses aspirations, et tend à monter; il ne s'arrête pas au ciel astronomique qu'il décrit, il pressent une cause divine sous ce visible infini qui l'enveloppe. Il ne bâtit pas, comme Lucrèce, un système d'athéisme, il réfute la doctrine des atomes, il admet une Providence et ne veut pas que le monde se soit formé et qu'il se gouverne par l'agrégation fortuite des molécules dont il est composé. Mais là encore, avec ce poète, ce philosophe de meilleure tendance, on trouve la contradiction, l'erreur. Promptement il renverse sa construction; en lui cherchant une base moins ruineuse que celle de Lucrèce, il ne rencontre plus, il est vrai, le matérialisme d'Épicure, mais il s'arrête éperdu dans les ténébreuses régions du panthéisme stoïcien. Avec Manilius, nous allons trouver des lueurs vives, et beaucoup d'ombre encore au milieu de ces clartés.

L'ordre constant des mouvements célestes réfute l'atomisme, et prouve l'ordonnateur du monde :

At mihi tam præsens ratio non ulla videtur

[1] C'est ce que Manilius déclare, l. IV, v 925.

Quâ pateat mundum divino numine verti,
Atque ipsum esse deum, nec sorte coïsse magistrâ;
Ut voluit credi qui primus mœnia mundi
Seminibus struxit minimis, inque illa resolvit.
Quis credat tantas operum sine numine moles
Ex minimis, cæcoque creatum fœdere mundum?
Si sors ipsa dedit nobis, sors ipsa gubernet [1].

Manilius vient de déclarer que le monde ne s'est pas formé par l'agrégation des atomes; très-bien, et nous ne saurions qu'applaudir. Mais pourquoi cette impossibilité, et pourquoi ce monde n'a-t-il pu se former ainsi d'atomes agrégés? Le poète nous répond par une parole étrange : c'est que ce monde lui-même est dieu, *ipsum esse deum* et que l'idée du monde, qui est dieu, ne saurait se concilier avec celle d'un monde divisible. Partant de ce principe confus, unissant Dieu au monde, et l'en séparant néanmoins (car au fond, dans ce système, Dieu n'est pas le monde, mais l'âme du monde), l'auteur est amené à démontrer la Providence par l'ordre de cet univers, par l'immutabilité des corps célestes, tandis que tout change et tout meurt :

Quot post excidium Trojæ sunt eruta regna,
Quot capti populi, quoties fortuna per orbem
Servitium imperiumque tulit varieque revertit!
Trajanos cineres in quantum oblita refovit
Imperium! fatis Asiæ jam Græcia pressa est;

[1] Astron. lib. I, v. 472. — « Je ne pense pas qu'il y ait une preuve meilleure que le monde est mû par une puissance divine; et que lui-même est Dieu; que ce n'est pas un hasard souverain qui l'a produit, comme a prétendu l'établir le philosophe qui, le premier, a construit avec le concours des atomes, l'édifice de ce monde destiné à se résoudre plus tard en ces mêmes atomes. Qui croira que ces masses immenses sont l'ouvrage de plus petits éléments, sans Dieu, et que le monde a été produit par un hasard aveugle? Si c'est le hasard qui l'a formé, que le hasard aussi le gouverne donc. »

Sæcula dinumerare piget, quotiesque recurrens
Lustravit mundum vario sol igneus orbe.
Omnia mortali mutantur lege creata,
Nec se cognoscunt terræ vertentibus annis.
At manet incolumis mundus suaque omnia servat;
Quæ nec longa dies auget, minuitque senectus;
Idem semper erit, quoniam semper fuit idem,
Non alium vidêre patres, aliumve nepotes
Adspicient; Deus est, qui non mutatur in ævum [1].

Beaux vers, dont le sens serait irréprochable si tout ne venait pas se briser sur le dernier, radicale expression du panthéisme. Ce monde, le monde des cieux, ne saurait changer, il ne saurait mourir, donc il est Dieu, selon la conclusion du poète, car Dieu seul possède dans leur plénitude ces priviléges de l'infini. Puis, la vérité se redresse et reprend le terrain d'où le sophisme essaie de l'écarter. Après avoir émis, dans ce passage, le dogme panthéiste de l'âme du monde donnant à ce monde le mouvement, et se distinguant bien difficilement de ce corps qu'elle anime, Manilius quittant soudainement l'oblique rayon qui l'égare, se remet dans le vrai jour et il achève son développement par ce grand axiome :

[1] V. 484. — « Combien de royaumes, depuis la ruine de Troie, ont été renversés! Combien de peuples captifs! Combien de fois la fortune a-t-elle fait succéder l'un à l'autre l'empire et l'esclavage! Oubliant le passé, quel vaste empire n'a-t-elle pas fait sortir des cendres éteintes d'Ilion! La Grèce a subi à son tour les destins de l'Asie. Je ne puis parcourir ici tous les siècles, et dire combien de fois le soleil, en parcourant le monde, l'a renouvelé. Tout ce qui est créé pour finir est sujet au changement; avec le cours des années les nations ne se reconnaissent plus. La figure du monde passe et se renouvelle avec les siècles. Mais le monde (des cieux) demeure ce qu'il était, et garde tout ce qui est à lui; le temps, en s'écoulant, n'augmente pas sa substance, elle ne diminue pas en vieillissant Il sera toujours le même, parce qu'il a été toujours le même; tel que l'ont vu nos pères, tel le verront nos aïeux; il est Dieu, lui qui ne change pas avec le temps. »

Non casûs opus est, magni sed numinis ordo [1].

Avant d'entrer dans les questions astronomiques, le poète nous ouvre un grand tableau, l'homme, au milieu de la nature qu'il renouvelle par l'industrie et qu'il s'assujettit par son intelligence. L'homme, s'élevant toujours à de nouveaux progrès, ne met aucun terme à ses efforts qu'après avoir pénétré jusqu'au ciel, surpris la nature dans ses plus profondes retraites, et compris tout ce qui est. Il sait pourquoi les nuages en se heurtant produisent le bruit effrayant de la foudre, pourquoi les neiges de l'hiver ont moins de consistance que les grêles de l'été; il connaît la cause des volcans et celle des tremblements de terre, la formation de la pluie, des orages et des vents impétueux. Oui, mais, possesseur de tels secrets, l'homme a-t-il su se défendre de l'orgueil? A-t-il vu la cause première des phénomènes qu'il a conquis? Il n'en fut pas ainsi. Le premier effort de la science a été d'ôter à Dieu sa part dans le gouvernement du monde, de lui ravir sa foudre, de le reléguer dans le vide, dans le désert de l'abstraction, de laisser enfin tout entier ce monde des phénomènes aux tentatives de l'homme pour l'expliquer.

Cur imbres ruerent, ventos quæ causa moveret
Pervidit, solvitque animus miracula circum;
Eripuitque Jovi fulmen viresque tonandi,
Et sonitum ventis concessit, nubibus ignem [2].

Le progrès des sciences, dans leur explication des phénomènes naturels, est ici très-bien décrit par Manilius; il

[1] V. 519. — « Ce n'est pas le travail du hasard, c'est l'ordre établi par le grand Dieu. »

[2] L. I, v. 100. — « Il sait pourquoi tombent les pluies, et quelle cause précipite les vents; et alors son esprit éclairé dissipa les prodiges; arrachant à Jupiter sa foudre et la puissance de tonner, il attribua le bruit du tonnerre aux vents et la flamme de l'éclair aux nuages. »

reconnaît les justes droits de la science, de l'intelligence, le droit de poursuivre les opérations de la nature et les secrets du monde matériel :

Quid juvat in semet sua per convicia ferri,
Et fraudare bonis quæ nec Deus invidet ipse,
Quosque dedit natura oculos deponere mentis[1] ?

Mais aussi il sait que ces phénomènes ont une cause, qui est Dieu, et il entrevoit cette cause sacrée par delà l'ordre des faits, dans les profondeurs de l'infini. Et toutefois, l'incertitude, le doute, l'esprit flottant sur la mer des systèmes, tout cela demeure. Il aborde les origines du monde et les diverses opinions des hommes sur ce sujet obscur. Comment conclura-t-il?

Quem (mundum) sive ex nullis repetentem semina rebus,
Natali quoque egere placet, semperque fuisse,
Et fore, principio partes fatoque carentem;
Seu permixta cahos rerum primordia quondam
Discrevit partes, mundumque enixa nitentem
Fugit in infernas caligo pulsa tenebras;
Sive ignis fabricavit opus, flammæque micantes
Corpus, et in cœlo vibrantia fulmina fingunt;
Seu liquor hoc peperit sine quo riget arida rerum
Materies, ipsumque creat quo solvitur ignem,
Aut neque terra patrem novit, nec flamma, nec aer,
Aut humor, faciuntque deum per quatuor artus...
Semper erit genus in pugnâ, dubiumque manebit;
Quod latet, et tantum supra est hominemque Deumque[2].

[1] L. IV, v. 860. — « A quoi bon nous outrager nous-même, en quelque sorte, et nous priver des biens que Dieu ne nous refuse pas? Si la nature nous a donné les yeux de l'intelligence, pourquoi les tiendrions-nous fermés? »

[2] L. I, v. 120. — « Soit qu'il plaise que le monde ne reconnaît aucun principe de son existence, qu'il a toujours été et qu'il existera toujours; qu'il n'a pas commencé et qu'il ne finira pas; soit que l'on admette que le chaos l'a

Tous les procédés employés par les sophistes pour expliquer le monde en se passant de Dieu, se trouvent ici résumés et s'achèvent par une expression qui est le dernier degré du matérialisme. « Qui sait si Dieu ne serait pas un produit des quatre éléments? » Encore si le philosophe se bornait à exposer historiquement ces problèmes; mais il conclut et reconnaît l'impossibilité de les résoudre, plaçant sur ce point l'homme et Dieu dans une égale impuissance, Dieu lui-même ne saurait dire s'il existe. Étrange, vraiment!

Mais quels que soient les doutes et les conclusions sceptiques qu'on vient de voir, au fond Manilius enseigne l'âme du monde; pour lui, les astres sont le corps même de Dieu; c'est la personne divine qui se rend visible dans les globes célestes :

> Atque ideo faciem cœli non invidet orbi
> Ipse Deus, vultusque suos corpusque recludit,
> Semper volvendo, seque ipsum inculcat et offert,
> Ut bene cognosci possit doceatque videndus
> Qualis eat, cogatque suos attendere leges [1].

enfanté par la distinction des éléments d'abord confondus, et que les ténèbres, après avoir produit un monde de lumière, ont fui au plus profond de l'abîme; soit encore que ce monde ait été produit par le feu, par ces flammes brillantes qui habitent dans tous les corps et forment dans le ciel la foudre retentissante (*a*); soit que l'eau ait tout produit, et que sans elle la matière engourdie reste sans action, et qu'elle ait engendré ce feu par lequel elle est elle-même anéantie; ou qu'enfin la terre, l'air, le feu et l'eau n'aient pas connu de producteur; et que ces éléments soient les quatre membres de la divinité, toujours l'origine du monde sera un sujet de discussion et de doute éternel; la cause est cachée, elle est au-dessus de l'homme et de Dieu. »

(a) L'auteur suppose ici que la formation de toute chose serait due à l'électricité.

[1] L. IV, v. 907. — « Dieu ne refuse pas à notre globe de voir la face du ciel. En faisant rouler le ciel autour de nous, c'est son propre visage, c'est son corps, c'est lui-même que Dieu nous découvre, qu'il offre à nos regards et grave dans notre pensée. Et cela pour se faire bien connaître, pour nous apprendre qui il est et où il va, pour nous forcer à étudier ses lois. »

Le monde est donc le corps de Dieu, et, en pressant la formule comme le fait plus d'une fois Manilius, le monde est Dieu lui-même! Il en est de même de notre âme: issue des astres, du feu substantiel, et par conséquent partie de l'essence divine, elle anime le corps comme Dieu anime ce monde qu'il n'a pas créé, mais qu'il gouverne. Cette théorie se voit avec tout son jour dans le développement qu'on va lire :

Jam nusquam natura latet, pervidimus omnem;
Et capto potimur mundo, nostrumque parentem
Pars sua perspicimus, genitique accedimus astris.
In dubium est habitare Deum sub pectore nostro,
In cœlumque redire animas cœloque venire?
. . . . . Quid mirum noscere mundum
Si possint homines, quibus est et mundus in ipsis,
Exemplumque Dei quisque est in imagine parvâ?
An quoquam genitos nisi cœlo credere fas est
Esse homnes? Projecta jacent animalia cuncta;
Unus in inspectus rerum, viresque loquendi,
Ingeniumque capax, variasque educitur artes.
Hic, partus qui cuncta regat, secessit in urbes,
Edomuit terram ad fruges, animalia cepit,
Imposuitque viam ponto, stetit unus in arcem,
Erectus capitus, victorque ad sidera mittit
Sidereos oculos, propiùsque aspectat Olympum,
Inquiritque Jovem [1].

[1] L. IV, v. 884. — « La nature ne nous est plus cachée, nous la connaissons tout entière. Nous sommes maîtres du monde, nous l'avons conquis; ce monde, qui est notre père, nous le connaissons; enfants des astres, nous nous en approchons. Douterons-nous que Dieu habite dans notre cœur, que nos âmes retournent au ciel et viennent du ciel? Pourquoi s'étonner que les hommes puissent connaître le monde, puisqu'ils ont un monde en eux-mêmes, et que chacun, dans une image finie, est un exemplaire de Dieu? Peut-on croire que les hommes soient nés d'une autre origine que du ciel? Tous les animaux sont répandus sur la face de la terre; seul l'homme con-

J'insiste sur Manilius et je cite beaucoup, parce que, malgré le vague qui est partout dans son système, nulle part, dans l'antiquité, un poète ne s'est approché plus près de la vérité sur Dieu et sur l'âme. En effet, faites disparaître ces images, ces rêves sur l'âme du monde qui en habite les parties, et sur l'homme issu des globes célestes, et vous aurez dans ces beaux vers une haute expression du Dieu éternel, absolu, vivant et subsistant par lui-même, et gouvernant le monde; puis de l'homme, image en petit du maître du monde, qui gouverne aussi un monde à lui et lève ses regards vers le ciel, où il va chercher, interroger Dieu, *inquiritque Jovem*. De même encore, et dans un autre passage, si vous substituez au destin le Dieu vivant et produisant celui qui est le maître de la destinée, à qui obéissent la vie et la mort, qui règne d'une manière absolue sur ce qui est et sur ce qui n'est pas, vous pourrez accepter les vers suivants :

Fata regunt orbem, certâ stant omnia lege,
Cunctaque per certos signantur tempora casus.
Nascentes morimur, funusque ab origine pendet.
Hinc et opes et regna fluunt, et sœpius orta
Paupertas, artes que datæ, moresque creatis,
Et vitia et clades, damna et compendia rerum.
Nemo carere dato poterit, nec habere negatum,
Fortunamve suis invitam prendere votis,
Aut fugere instantem; fors est sua cuique ferendo [1].

temple les choses, seul il parle, il possède l'intelligence capable de comprendre tous les arts. Produit pour tout gouverner, il s'est retiré dans les villes, il a dompté la terre pour lui faire produire des fruits; il a pris les animaux, il s'est ouvert une route sur la mer; il s'est tenu debout comme une citadelle, la tête haute; vainqueur, il élève vers les astres des yeux brillants comme les astres, regarde de plus près l'Olympe, et cherche Jupiter. »

[1] L. IV, v. 14. — « Le destin règle l'univers, tout existe par sa loi immuable; les événements sont déterminés pour tous les instants. En naissant, nous

A quoi pensait ce philosophe, qui avait quelque conception de Dieu pourtant, de déifier ainsi l'abstraction folle et terrible, l'être fictif, sans raison et sans cœur, dont les anciens à leurs plus hautes époques, s'étaient formé une notion si confuse sous le nom de *fatum* ? La sagesse antique, à l'époque dont nous nous occupons, avait fait peu de progrès. Dans un âge plus reculé, alors que l'écho des révélations premières n'était pas étouffé par la corruption du cœur et le sophisme de l'esprit, on ne disait pas : la vertu, comme le bonheur, est le produit du destin; on disait : La vertu, aussi bien que le bonheur, est de Dieu ; Τὰ δ' ἐκ Διός ἐστι, a dit Homère plus d'une fois. Sous la conception de l'implacable *fatum*, conception de Dieu au fond, mais étouffée, essayez de commander à l'esprit de monter et au cœur de respirer du côté du ciel !

Après avoir rappelé les divers sujets traités par les grands poètes ses devanciers, Manilius s'applaudit d'être le premier qui ait entrepris de chanter les astres qui nous éclairent, de dire leurs propriétés, leur énergie, comment ils décident de l'existence des nations, de la destinée et des mœurs de chaque homme en particulier. Puis il déclare qu'il élèvera sa voix plus encore, qu'il chantera le Dieu qui anime la nature et lui donne la vie.

> Namque canam tacitâ naturam mente potentem,
> Infusumque Deum cœlo, terrisque, fretoque,
> Ingentem æquali moderantem fœdere molem;

mourons; notre mort dépend de notre premier jour. De ce point de départ découlent pour les créatures humaines les richesses, les dignités, et souvent la pauvreté, l'aptitude aux arts, les mœurs, les vices, les malheurs, la perte et l'accroissement des biens; personne ne peut manquer d'avoir ce que la fortune lui donne, ni posséder ce qu'elle refuse. Nul ne peut saisir la fortune quand elle résiste aux vœux, ni la fuir quand elle menace : chacun doit supporter son propre sort. »

Totumque alterno consensu vivere mundum,
Et rationis agi motu, cùm spiritus unus
Per cunctas habitat partes atque irrigat orbem,
Omnia pervolitans, corpusque animale figurat.
Quod nisi cognatis membris contexta maneret
Machina, et imposito pareret tota magistro,
Ac tantum mundi regeret prudentia censum,
Non esset statio terris, non ambitus astris,
Hæreretque vagus mundus, standoque rigeret [1].

Plus bas, il conclut :

Sic omnia toto
Dispensata manent mundo, dominumque sequuntur [2].

Il y a bien encore en tout ceci le *mens agitans molem ;* mais avec un progrès marqué, car si Virgile nous montre comme Manilius l'intelligence *infusa per artus,* il ne nous fait pas voir cette intelligence modérant la masse de l'univers et le gouvernant par de sages lois. A ce point, Manilius entre dans le sujet de son poème, sujet ingrat, et qui fait déplorer qu'un si beau talent se soit à ce point fourvoyé. Il dit comment ce maître, ce Dieu qui gouverne tout :

Hic igitur Deus et ratio quæ cuncta gubernat [3].

[1] L. II, v. 58. — « Je chanterai la nature douée d'une intelligence secrète, Dieu infus dans le ciel, dans la terre et les eaux, et gouvernant toute cette masse par des lois constantes; je dirai comment ce monde entier subsiste par le concours mutuel de ses parties, et comment il obéit au mouvement qui lui est imprimé par la raison; comment un même esprit, habitant toutes les parties de l'univers, le pénétrant, s'épanchant de toutes parts, circulant partout, donne aux animaux les corps avec leur forme. Si cette vaste machine n'était pas un tissu de membres assortis, soumis aux lois d'un maître qui la régit par sa providence, la terre ne serait pas stable, les astres ne circuleraient plus, le ciel s'arrêterait et cesserait de se mouvoir. »

[2] V. 79. — « Ainsi toutes les choses dans le monde entier sont distribuées avec sagesse et obéissent au maître. »

[3] V. 81. — « Ce Dieu, cette raison qui gouverne tout. »

a voulu que les animaux de la terre dépendissent des signes manifestés par l'ordre des cieux; et alors il explique les signes du Zodiaque, et les pronostics astrologiques qui remplissent le troisième et le quatrième livre. Le génie de Manilius était fait pour s'immortaliser en des voies meilleures, lui qui exprime avec une ardeur si vive le mouvement qui l'entraîne aux sources profondes du savoir :

Omne genus rerum doctæ cecinere sorores,
Omnis ad accessus Heliconis semita trita est;
Et jam confusi magnis de fontibus amnes,
Nec capiunt haustum, turbamque ad nota ruentem.
Integra quæramus rorantes prata per herbas,
Undamque occultis meditantem murmur in antris.
Quam neque durato gustarint ore volucres,
Ipse nec æthereo Phœbus labaverit igni;
Nostra loquor, nulli vatum debebimus orsa;
Nec furtum, sed opus, veniet, nostroque volamus
In cœlum curru, propriâ rate pellimus undas[1].

La morale de Manilius est généreuse et de haut essor. Voici un beau passage, plein du sentiment de Dieu et de sa justice :

Hinc mihi Salmoneus (qui, cœlum imitatus, in orbe
Pontibus impositis, missisque per æra quadrigis,
Expressisse sonum mundi sibi visus, et ipsum
Admovisse Jovem terris, male fulmina fingi

[1] L. II, v. 150. — « Les doctes sœurs ont chanté sur tous les sujets; toutes les routes qui mènent à l'Hélicon ont été foulées Les sources qui en découlent ont donné naissance à des fleuves qui, réunissant leurs eaux, ne peuvent suffire à ceux qui veulent boire, à la foule qui se précipite vers les flots qui lui sont connus. Cherchons quelque prairie, dont l'herbe humectée par la rosée soit encore intacte; une fontaine qui fasse entendre son paisible murmure au fond d'un antre écarté, que le bec durci des habitants de l'air n'ait jamais effleurée, où le feu céleste de Phébus n'ait jamais pénétré. Ce que je dis est à moi, je n'emprunterai à aucun poète ce que j'entreprends; ce n'est pas un lambeau dérobé, c'est une œuvre à moi que je donnerai; je vole au but sur un char qui m'appartient; avec ma propre nacelle, je fends les flots. »

Sensit, et immissos ignem super ipse secutus,
Morte Jovem didicit) generatus possit haberi [1].

Il est curieux de rapprocher ces vers de ceux de Virgile sur le même sujet, et dont ceux-ci semblent être une imitation directe. Mais il y a ici un trait qui est bien dans le sentiment des vers de Virgile, mais qui n'est pas dans le texte, un trait sublime, vraiment, *morte Jovem didicit*. Au lieu de *Jovem*, mettez *Deum*, le plein jour alors se fait dans l'idée, elle devient chrétienne. Combien de fois l'impie a-t-il appris par sa mort le Dieu qu'il ignorait?

Après avoir étudié les planètes et les étoiles fixes, dissipé son talent et prodigué ses vers sur les fictions vides de l'astrologie, Manilius clôt son poème par un tableau des étoiles sans nombre dont le chœur peuple le ciel et brille dans la nuit. Cela est si beau, que je ne résiste pas à rapporter ce passage. On lit peu Manilius, et avec assez de raison, car on ne saurait lire dans son entier un si long poème didactique sur l'astrologie. C'est pourquoi nos lecteurs trouveront ici volontiers les vers qui vont suivre:

Maxima pars numero censu concluditur imo,
Quæ neque per cunctas noctes, neque tempore in omni
Resplendet, vasto cœli submota profundo;
Sed cùm clara suos avertit Delia currus
Cùmque vagæ stellæ terris sua lumina condunt,
Mersit et ardentes Orion aureus ignes,
Effulget tenebris et nocte accenditur atrâ
Tum conferta licet cœli fulgentia templa

[1] L. v, v. 95. — « Sous ce signe sans doute était né ce Salmonée qui, ayant imité avec un globe le vaste ciel, y faisait rouler son char à quatre chevaux sur un pont d'airain, croyant exprimer le bruit du ciel et faire croire que Jupiter s'approchait de la terre; il s'aperçut bientôt qu'il avait mal imité le tonnerre; et, renversé par les feux inévitables, il apprit par sa mort à connaître Jupiter. »

Cernere luminibus densis, totumque micare
Stipatum stellis mundum, nec cedere summâ
Floribus, aut siccâ curvum per littus arenâ.
Sed quot eant semper nascentes æquore fluctus,
Quot delapsa cadant foliorum millia silvis,
Amplius hoc ignes numero volitare per orbem.
Maximus est populus summo qûi culmine fertur,
Cui, si pro numero vires natura dedisset,
Ipse suas æther flammas sufferre nequiret,
Totus et accenso mundus flagraret Olympo [1].

C'est ainsi, non plus pour des rêves astrologiques, mais avec un souffle meilleur et un essor plus haut, qu'un poète de notre temps a trouvé des vers d'une égale splendeur, pour contempler et chanter l'*infini dans les cieux* [2].

[1] L. v, v. 715. — « Le plus grand nombre des étoiles forme la dernière classe; celles-ci, reculées dans la plus haute région du ciel, ne brillent ni toutes les nuits ni en tout temps; mais, lorsque la déesse de Délos a détourné son char, que les astres errants cachent à la terre leurs clartés, qu'Orion a plongé dans les ténèbres ses rayons d'or, alors cette multitude brille et s'enflamme dans la sombre nuit. La céleste voûte apparaît semée de flambeaux sans nombre, et le ciel renvoie de toutes parts l'éclat des étoiles. Leur nombre n'est pas moindre que celui des fleurs, ou des grains de sable sur le rivage sinueux de l'Océan; quel que soit le nombre des flots qui se succèdent sur la surface de la mer, ou celui des feuilles qui tombent par milliers dans les forêts, bien plus nombreux sont les feux qui circulent dans l'espace. Il est grand le peuple des étoiles qui roule dans les hauteurs du ciel. Si la nature eût accordé à ces étoiles des forces en rapport avec leur nombre, la région éthérée ne pourrait supporter ses propres feux, et l'Olympe embrasé consumerait l'univers entier. »

[2] M. A. de Lamartine, *Harmonies*.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE. v

CHAPITRE I. — ORIGINES. — I. Premier culte et premier souvenir d'une poésie dans le Latium ; pressentiment de la grandeur romaine. II. Progrès politique, après les rois ; influence des Grecs. — III. La langue romaine avant l'époque de ses monuments écrits, au VIe siècle. — IV. Apparition de la philosophie et des écoles grecques. 1

CHAP. II. — LES VIEUX POÈTES. — I. Livius Andronicus ; Cn. Nœvius. — II. Ennius, poète ; — III. philosophe. — IV. Pacuvius ; Attius. — V. Lucilius. 15

CHAP. III. — LA COMÉDIE LATINE. — I. Plaute. — II. Térence. 35

CHAP. IV. — POÈTES DIVERS. — I. D. Labérius. — II. — P. Syrus. — III. V. Caton ; T. Varron. — IV. Cicéron, poète. — V. Une épitaphe. . 47

CHAP. V. — LUCRÈCE. — I. Analyse du poème de la nature. — II. Réfutation et rapprochements. — III. Caractère de l'épicurisme de Lucrèce ; prosopopée de la mort. — IV. Traits détachés de philosophie morale dans Lucrèce. 67

CHAP. VI. — CATULLE. — Quelques rayons dans l'ombre. 86

CHAP. VII. — VIRGILE. — I. Ce qu'on sait de Virgile. — II Sa philosophie. — III. Nécyomantie virgilienne : Tartare, Élysée. — IV. Beaux sentiments et beaux vers. — V. La mort de Didon, dernière expression de la sagesse païenne. 94

CHAP. VIII. — HORACE. — I. Horace, stoïcien ; — II. platonicien ; — III. péripatéticien ; — IV. épicurien. — V. Sa doctrine sur l'art. . . 119

CHAP. IX. — OVIDE. — I. Ovide et son œuvre en général. — II. Sa Cosmogonie. — III. Théodicée et morale. — IV. Philémon et Baucis. — V. Dernier terme de la philosophie chez Ovide. 143

CHAP. X. — TIBULLE. — I. Élégies, 1er Livre. — II. 2e et 3e Livres. — III. Livre 4e ; les deux amours. 170

CHAP. XI. — PROPERCE. — I. L'immortalité dans la mort. — II. Deux femmes ; leurs destinées outre-tombe. — III. Un mot sur Gallus ; conclusion. 188

CHAP. XII. — MANILIUS. 199

CHAP. XIII — DÉCADENCE ROMAINE AU PREMIER SIÈCLE DE L'EMPIRE. —

Parallélisme de la littérature et des mœurs. Corruption à Rome à l'avénement de l'empire ;— I. dans l'esprit militaire ;— II. dans l'esprit politique ;— III. dans la vie privée ; mœurs dissolues et cruelles. 212

CHAP. XIV. — UN PROSATEUR POÈTE. — I. Tacite vraiment poète. — II. Sa philosophie. 239

CHAP. XV. — SÉNÈQUE. — I. Sénèque au point de vue littéraire. — II. Sa mauvaise philosophie sur Dieu et ses attributs. — III. L'âme, dans Sénèque, est-elle spirituelle, libre et immortelle ? — IV. Beaux choix de maximes.—V. Question de l'identité des deux Sénèques. . 257

CHAP. XVI. — LUCAIN. — I. Lucain, philosophe stoïcien ;— II. panthéiste. — III. Sa doctrine sur le monde surnaturel ; magie noire. . 276

CHAP. XVII. — STACE. — I. Théodicée du poète en divers épisodes de la *Thébaïde*, et d'abord au 3e Livre ; — II. Au 4e ; — III. Au 8e ; idée confuse de la survivance — IV. Un vers de l'*Achilléide*. — V. Les *Sylves* ; meilleures paroles sur l'immortalité. 301

CHAP. XVIII. — SILIUS ITALICUS. — VALÉRIUS FLACCUS. — I. Silius Italicus, poète ; sa philosophie ; épisodes des 2e, 6e et 13e Livres ; sa nécyomantie.— II. Allégorie de la volupté et de la vertu au 15e Livre. 323

CHAP. XIX. — PERSE. — I. Principes de la morale stoïcienne dans Perse. — II. La vraie sagesse entre deux sagesses folles. 337

CHAP. XX. — JUVÉNAL. — I. Juvénal a quelque idée de Dieu et de la Providence. — II. Préceptes moraux. — III. Étroites limites de cette morale. 351

CHAP. XXI. — RUINE DU MONDE ANTIQUE ET RÉPARATION. — I. Plus de poésie à Rome avant la muse chrétienne. — II. Le christianisme en face de la corruption païenne. — III. Chute de l'empire romain ; desseins de Dieu dans la longue durée de cet empire 365

CHAP. XXII. — LES POÈTES LATINS CHRÉTIENS, AU IVe ET AU Ve siècles. — I. Préludes de la muse chrétienne : Juvencus ; S. Damase ; S. Ambroise ; S. Paulin. — II. Prudence ; Sédulius. — III. S. Prosper ; Sidoine Apollinaire.—IV. Fortunat. Conclusion. 384

Poitiers. — Imprimerie de HENRI OUDIN.